



Interview

François-Xavier Poizat, piano

« Je suis en recherche permanent d'équilibre »

Le pianiste François-Xavier Poizat est l'invité de Crans-Montana Classics le 21 septembre. Nous l'avons rencontré au Centre des musiques actuelles de Genève qui a généreusement mis à notre disposition le magnifique Auditorium Ansermet où se découvre un piano à queue. François-Xavier Poizat arrive en vélo. Avant de nous rejoindre, le musicien a sans doute travaillé son instrument ce matin car comme tout bon pianiste (mais c'est toujours comme une révélation de l'entendre à chaque fois), il répète assidûment. Peut-être un peu moins quand il organise le festival Puplinge Classique qu'il a créé il y a 15 ans et qui s'est achevé en apothéose au Victoria Hall en cette année anniversaire. Le pianiste, diplômé de la Haute école de musique de Genève et de la prestigieuse Juilliard School de New York jongle, dans une recherche constante d'équilibre, entre sa carrière de concertiste, de directeur de festival mais encore de sportif polyglotte. Rien ne prédestinait François-Xavier Poizat à devenir pianiste et pourtant très tôt et naturellement, l'instrument est devenu comme un prolongement de lui-même. Concentré, attentif aux questions, François-Xavier Poizat a l'esprit clair et entraîné.

Etes-vous déjà venu à Crans-Montana ?

J'y ai joué il y a plus de 20 ans. Pour un jeune comme moi, à l'époque, il s'agissait d'une belle opportunité.

Votre récital à Crans-Montana s'appelle «Hommages», pourquoi ?

Dans les pièces que j'ai choisies, chaque compositeur rend hommage à un autre compositeur. Federico Mompou s'appuie sur le prélude en la majeur Op. 28 No 7 de Chopin et écrit 12 variations qui gardent le caractère de l'œuvre tout en proposant un vrai univers. Rachmaninov a composé des variations sur un thème de Corelli, lui-même inspiré de La Folia (Folies d'Espagne), très vieux thème musical apparu au XVe siècle. Ici, peu d'imitation baroque, c'est du tout grand Rachmaninov. Enfin, Maurice Ravel rend hommage au roi de la valse viennoise, Johann Strauss, sans jamais le citer directement, avec des références bien cachées, parfois en miroir. Il y a de nombreux niveaux de lecture pour cette valse « diabolique », sorte de chant du cygne de l'Empire austro-hongrois. Maurice Ravel a composé ici l'un de ses chefs-d'œuvre.

Les compositeurs s'inspiraient d'autres compositeurs, cette pratique était fréquente?

Il y avait des grands créateurs de mélodies comme Mozart mais d'autres, comme Stravinsky ou Beethoven se sont surtout inspirés de ce qu'ils avaient déjà entendu, parfois même dans la rue... Ils composent, mettent en forme, ce sont des génies de la forme. La musique moderne regorge de citations.

Vous avez été considéré par Martha Argerich comme un enfant prodige, vous aviez 12 ans. Comment l'avez-vous vécu?

Très bien car j'étais bien entouré. Je donnais 3 à 4 concerts par an, j'avais le temps de bien me préparer avec mon professeur. J'ai grandi avec ces enjeux. Si monter sur scène m'est aujourd'hui assez naturel, c'est certainement parce que j'y suis allé très jeune.

Quels conseils donneriez-vous à un jeune pianiste?

Il faut bien s'entourer, avoir un professeur qui soit investi et compétent car ce serait dommage d'ignorer un talent. Il faut se frotter assez tôt à la vie de musicien, faire des performances, participer à des concours même s'ils sont parfois ingrats et aléatoires.

Mais encore ?

Prendre parfois des claques oblige à se mettre au travail. Quand on a un certain talent, on fait rapidement partie des meilleurs sans faire beaucoup d'efforts. Voir des prodiges d'autres pays plus tôt m'aurait peut-être donné davantage de motivation, comme j'ai un esprit compétitif, je l'aurais certainement bien vécu.

« Un coffret de six CD de l'intégrale des œuvres de Maurice Ravel avec piano sortira en octobre »

Vous avez commencé très tôt, vous donnez une cinquantaine de concerts par année, vous vous êtes imposé dans le monde des concours internationaux, créé le Festival Puplinge Classique... Est-ce qu'il a des choses aujourd'hui que vous feriez différemment?

Peut-être aurais-je dû travailler davantage... Mais j'ai eu une enfance équilibrée, des professeurs magnifiques, je leur en suis très reconnaissant. Je suis allé aux endroits que je voulais, j'ai bénéficié d'un parcours très international.

Vous avez des origines françaises, suisses et chinoises. Qu'est-ce que cela apporte à votre carrière de pianiste?

Par mes origines chinoises, j'ai certainement acquis une certaine rigueur, de la discipline même si j'y ai vécu moins d'un an en tout. Il y a peut-être chez moi une certaine nostalgie de l'ailleurs, un peu comme Ravel, qui avait cette nostalgie orientalisante d'un continent fantasmé. Ravel possède ce mélange heureux : il est français, il manie l'humour et la légèreté mais il est aussi issu d'une famille horlogère savoyarde, avec cette précision toute suisse qui me ressemble aussi...

Qu'est-ce que vous apporte cette dimension?

Pour vivre de mon art, il faut un esprit cosmopolite: savoir se déraciner, s'adapter, parler les langues étrangères font partie du métier mais aussi de mes origines. Chaque soliste porte quelque chose en lui, il n'est pas seulement un exécutant, il propose quelque chose de rare pour s'individualiser. Ce mélange des origines créé certainement une partie de ce que je porte.

Que se passe-t-il quand vous montez sur scène?

C'est d'abord un plaisir, surtout lorsque j'interprète une œuvre que je travaille depuis 10 ou 20 ans. Je me sens en sécurité. Si l'œuvre est plus difficile et que je la joue pour la première fois, comme un concerto, c'est autre chose. Mais c'est aussi une joie car le défi est plus grand, il y a quelque chose d'héroïque à jouer un concerto!

Les trous de mémoire?

Les trous de mémoire font toujours peur et quand on joue durant 1 h 30 des milliers de notes, il y a la crainte de se perdre. Cette peur fait partie du métier. Nous jouons généralement par cœur. Pour moi, la partition crée une barrière entre le pianiste et le public. Le stress apporte une énergie qui rend l'exécution exceptionnelle. Ne pas avoir de partition force à être totalement présent. Car la partition peut donner parfois ce sentiment de fausse sécurité qui nous éloigne de cette présence.

Être en présence, qu'est-ce que cela signifie?

Quand on regarde le fonctionnement du cerveau d'un amateur, on voit qu'une petite partie seulement travaille intensément, comme si on pratiquait son sport avec un seul muscle. Chez un professionnel, c'est tout son cerveau qui travaille mais en basse intensité. Ce sont des années de métier qui font qu'on peut jouer avec tout son être. Le but de l'interprète c'est d'être présent lors de l'exécution. C'est cette acuité qui me permet parfois de comprendre certaines choses durant un concert! Cette présence particulière nourrit la musique et lui donne son caractère unique et sa fraîcheur!

Des rencontres qui ont marqué votre carrière?

J'ai eu de merveilleux professeurs. Alexeï Golovine, disparu il y a 1 an, m'a permis de rencontrer Martha Argerich, de jouer à la Roque d'Anthéron ou au Japon. J'ai mis le pied à l'étrier entre 12 et 16 ans. A Hambourg, j'ai travaillé avec Evgeni Koroliov et Benedetto Lupo à Rome, mon dernier professeur, celui qui m'a rendu autonome...

Je suis un très grand fan du pianiste Arcadi Volodos. Je fais partie de ses fans inconditionnels, les mêmes que je retrouve pratiquement à chacun de ses concerts en Suisse! Pour moi, il est une référence ultime, purement musicale.

Vous n'êtes pas totalement confiné à la musique classique, vous prenez aussi des cours ici, au Centre des musiques actuelles...

Jouer du jazz c'est repartir à zéro. Quand on est un musicien classique on possède la technique mais il faut apprendre un nouveau langage. Le jazz est extrêmement codifié, c'est ce qui permet la magie des jam sessions. Comme j'aime les langues étrangères, le jazz est pour moi une nouvelle langue que je suis en train d'apprendre. Les pianistes de jazz ont une grande culture, une audace.

Qu'est-ce que vous apporte le jazz?

Une posture. Le jazz est plus corporel, la musique se base sur la pulsation et non la respiration comme la musique classique. Le jazzman danse, le pianiste classique bouge ses bras et ses doigts. Ce sont comme des canaux qui s'ouvrent corporellement.

Avant un concert, régime spécial?

J'essaie d'être au calme, j'évite d'avoir une grande discussion avant d'entrer sur scène! Je suis un grand sportif mais j'évite l'activité physique avant un concert. Tout est important, tout doit être là, frais et disponible.

Vous avez dit «j'ai envie de croquer la vie à pleine dent». Qu'est-ce que ça veut dire?

C'est la recherche permanent d'un équilibre. La vraie efficacité vient de l'équilibre. J'organise ma vie de façon très stratégique pour que le produit final soit le plus intéressant possible. Je suis très vite frustré si je ne fais pas ce que je veux. Administration, concerts, public... Je fais beaucoup de choses, ma carrière n'est pas explosive, elle avance lentement, c'est contrôlé et sain. Je ne sacrifie rien à ce que j'ai envie de faire. Il s'agit d'un équilibre humain et musical.